

L'ANTISEMITISME ET LA GAUCHE « QUI N'A RIEN APPRIS »

Par Mitchell Cohen co-éditeur de la revue « Dissent »

Une offensive bien réelle est en cours. Son objectif est au Moyen-Orient, et à un vieil objectif : la légitimité d'Israël. Le Hezbollah et le Hamas ne sont pas les protagonistes en cause, la terre disputée n'est pas la Galilée, ni le sud du Liban ou Gaza et le sud d'Israël. Les moyens utilisés ne sont pas militaires. L'offensive vient de l'intérieur de la gauche libérale et de l'intelligentsia aux États-Unis et en Europe. Elle n'a rien à voir avec une discussion sur la manière de négocier entre Israéliens et Palestiniens, ni rien à voir avec tel ou tel aspect de la politique israélienne.

Après tout, n'importe quelle décision politique israélienne peut être mise en cause, à tort ou à raison, sans pour autant remettre en question la légitimité de l'État juif, tout comme vous pouvez critiquer la politique israélienne - encore une fois, à tort ou à raison - sans être antisémite. Vous pouvez vous opposer à toutes les colonies israéliennes dans les territoires occupés (comme je le fais) et reconnaître aussi que Benyamin Nétanyahou, et pas seulement Yasser Arafat, aura été responsable du travail de sape du processus de paix d'Oslo, sans être antisémite ou antisioniste. Vous n'avez pas besoin d'être un antisémite ou antisioniste pour penser que certaines organisations juives américaines se plient aux normes américaines ou israéliennes de la droite.

L'attaque d'aujourd'hui est d'une tout autre ampleur. Elle est façonnée en grande partie par des attitudes politiques et des arguments qui rappellent les pires jours de la gauche du XXe siècle. Il est temps d'aller au-delà des apparences. Mais soyons clairs : je suis "de gauche". Je n'ai toujours pas de problème lorsque quelqu'un me décrit avec le "s" de « socialiste » - même si je ne suis pas froissé si vous m'appelez social-démocrate, libéral de gauche, ou quelque autre terme semblable. Mon "attitude de gauche" vient d'un engagement et d'une éthique de l'humanisme démocratique et d'une volonté d'égalité sociale. Ce qui m'importe est la réinvention des meilleures valeurs de l'héritage historique de la gauche, de l'héritage du Parti travailliste britannique, des sociaux-démocrates suédois, de Jean Jaurès et Léon Blum en France, de Eduard Bernstein et Willy Brandt en Allemagne, de ce qui a toujours été d'une taille relativement restreinte (hélas!) aux USA, comme tout ce qui est associé à des noms comme Eugene V. Debs, Norman Thomas, Michael Harrington, et Irving Howe.

Ce n'est pas tant de programmes politiques ni d'étiquettes qu'il s'agit, que d'une sensibilité politique dont il s'agit. Je veux trouver un nouveau point de départ à ces anciennes réalités de liberté, d'égalité et de solidarité, une base qui donne un sens à notre "mondialisation" actuelle. Mais je veux aussi une gauche, qui tire des conclusions réelles, et non gestuelles, des catastrophes faites en son nom au 20e siècle. Il existe une gauche qui apprend et il y a aussi une gauche « qui n'a rien appris ». Je veux que la gauche apprenne à informer nos sociétés occidentales (une tâche difficile à l'époque de l'Amérique de George W. Bush !) et à trouver des idées pour faire face à la pauvreté dans ce que l'on appelait le tiers monde, plutôt que d'en parler de manière romantique.

Après 1989, la gauche "qui n'avait rien appris" a été mise de côté. Elle a été étouffée par la fin de tous ces misérables régimes communistes, les images diffusées de par le monde de millions de gens dans les rues exigeant la libération de la dictature, action qu'ils légitimaient eux-mêmes en termes "de gauche". Vous voyez de qui je veux parler quand je parle de "la gauche qui n'a jamais rien appris" ? Ces gens qui zigzaguaient jusqu'à pouvoir expliquer ou "comprendre" à peu près n'importe quoi pour conserver leurs propres présupposés théoriques ou garder leur paresse intellectuelle intacte. Certains d'entre eux étaient de vrais léninistes ; aujourd'hui, ils partagent certains des pires travers du léninisme mentalement - souvent sous des habits postmodernes, post-coloniaux, ou même sous une militance libérale. Parfois, ils militent politiquement en dénonçant ce qu'ils avaient été eux-mêmes (tout en se flagellant le dos moralement).

Vous pouvez généralement les reconnaître sans trop de difficultés ainsi : leur voix est la même, celle d'un commissaire politique en pleine action d'accusation, même si leur intonation est différente. C'est une voix que vous pouvez entendre souvent aussi chez les anciens communistes qui ont viré leur cuti et sont passés chez les néoconservateurs. Leurs explications, leurs "compréhensions des choses", réécrivent l'histoire ou imaginent de la nouveauté qui corresponde à leur schéma de départ. Généralement leur pensée se déplace le long d'un circuit mental fermé, mais elle est aussi leur point d'arrivée. Parfois, il s'agit d'une idée, parfois, un système de croyances (ce qu'ils refusent de reconnaître), parfois vraiment une idée toute faite, et parfois seulement une ambition.

Si les choses ne fonctionnent pas comme ils veulent, c'est qu'il doit bien y avoir une abjecte force cachée derrière. Après tout, le problème ne peut pas venir de leur mode de pensée, ou de leur incapacité à voir le monde tel qu'il est, ou qu'ils se sont complètement trompés dans le passé. Non, il est beaucoup plus facile de dire que, contrairement à tous ceux qui pourraient être en désaccord avec eux, ce sont eux-mêmes qui se livrent à une pensée « critique ». Et si leur pensée « critique » est mise en doute d'une manière quelconque, il suffit de dénoncer immédiatement leurs ennemis comme une manifestation de "maccarthysme". Vous pouvez prétendre que cette dénonciation est un argument dans l'objet initial du litige. C'est plus facile que de répondre précisément à la critique.

On peut voir les dommages collatéraux que peuvent avoir ces cris au "maccarthysme" venant de professeurs ayant la sécurité de l'emploi à vie : leurs élèves ne pourront jamais comprendre le mal réel qu'a été le maccarthysme. On peut imaginer la compréhension des méfaits du maccarthysme - les allusions par exemple- auxquelles peuvent arriver des journalistes connus dans les magazines en vogue.

Prenons, par exemple, le cas d'Adam Shatz, éditeur littéraire de « la Nation » et maintenant du "London Review of Books". Il a publié un article six mois avant le début de la guerre en Irak, qui laissait croire que les journalistes proches de la revue "Dissent " étaient à la recherche d'un "nouvel ennemi" après la fin de la guerre froide, et qu'ils l'avaient trouvé en créant un ennemi qui combine le nationalisme arabe et la personne de Saddam Hussein.

Shatz explique également que "bien que cela ne se dise pas expressément," "Israël forme et même définit complètement la politique étrangère d'un groupe,

petit, mais influent, de libéraux américains" (The nation, le 23 septembre 2002). En d'autres termes, ces libéraux forment le lobby d'Israël au sein de la gauche, et ils pensent que la guerre américaine en Iraq s'est faite dans l'intérêt de l'État juif. Certes, Shatz n'a pas un fichier pour déclarer : "J'ai une liste de noms de libéraux qui ont vraiment une double allégeance". Bien qu'il attaque Paul Berman "et des sociaux-démocrates comme lui," on sait que l'écrasante majorité du comité de rédaction de la revue "Dissent", comprenant le coéditeur Michael Walzer, était opposée à la guerre. Shatz n'a pas daigné discuter un seul des points du débat proposé par Berman. Et ces points de discussion, mis en avant dans la période précédant l'invasion de l'Irak, ne parlaient absolument pas d'Israël, mais concernaient le libéralisme, la démocratie et le totalitarisme. Ces arguments étaient les mêmes que les miens, et j'étais, à l'époque, un faucon de gauche (et est devenu maintenant un faucon de gauche malheureux), mais mes arguments n'avaient rien à voir avec Israël, tout en étant aussi sensiblement différents de ceux de Berman. Rien de ce qui est apparu dans la revue "Dissent" avant ou après l'article de Shatz ne corrobore donc les insinuations de Shatz.

L'histoire ne semble pas faire de progrès, mais plutôt bégayer. Au cours de la dernière décennie, beaucoup des vieilles idées pourries reviennent à la surface; et cela s'étend pour de nombreuses raisons. Cela va des tristes échecs de l'imaginaire social-démocrate à l'ère de la mondialisation, à l'influence postmoderne et postcoloniale dans les universités, en passant par les conséquences malheureuses de la politique de George W. Bush (pas seulement en Irak). La gauche « qui n'a jamais appris » est devenue le surmoi de la gauche. Sa tentative de jouer le même rôle dans le XXI^e siècle doit être cette fois-ci défaite.

Rien n'illustre mieux le retour des vieilles horreurs que le "nouvel" antisémitisme et la mauvaise foi qui, souvent, trouvent leur expression dans la déclaration: "Je suis antisioniste, mais pas antisémite." La fixation faite sur le conflit Israël / Palestine, dans certaines parties de la gauche, souvent à l'exclusion de toutes les autres souffrances dans le monde, devrait faire se poser, à tout observateur impartial, la question suivante : mais qu'est-ce qui est en train de se passer ? Cette fixation doit être démystifiée.

Au plan théorique, l'antisionisme et l'antisémitisme sont assez faciles à distinguer. L'antisémitisme est une forme de préjugé de race ou de nationalité qui s'est cristallisé au XIX^e siècle. En partie, il a déplacé ou réinventé les préjugés religieux anti-juifs (bien que des siècles de préjugés religieux se soient facilement transformés en bigoterie raciale et nationale). Son objectif était clairement les Juifs, et non pas simplement les "Sémites". Chez certains, on a mélangé les questions en identifiant les juifs avec le capitalisme. Malheureusement, cela est devenu une caractéristique constante au sein de la gauche de mettre ensemble, les juifs, le capitalisme, et le sionisme. Curieusement, c'est aussi ce que les juifs néoconservateurs ont essayé de faire au cours des dernières décennies.

L'antisionisme signifie, en théorie, l'opposition au projet d'un État juif en réponse à la montée de l'antisémitisme. Soyons francs : il y a eu des antisionistes qui ne sont pas antisémites, tout comme il y a eu des ennemis de l'action positive

("affirmative action" aux USA pour la promotion des minorités, noire en particulier) qui ne sont pas des racistes.

Mais la question centrale est de savoir quelles conséquences funestes cela a entraînées et non de discuter de subtilités intellectuelles. Rappelez-vous les mauvais jours d'antan, lorsque certaines parties de la gauche donnaient des justifications théoriques à des choses comme la "dictature démocratique". En fait, si vous acceptiez cela - surtout si vous rentriez dans le jeu- toutes sortes d'hypothèses et surtout les définitions léninistes fonctionnaient comme des justifications. Tout professeur de théorie politique pouvait en construire une pour vous et cela pouvait marcher. Mais si vous avez vécu réellement dans une "dictature démocratique", c'était alors comme du poison intellectuel. C'était aussi du poison même si vous militiez, avec les meilleures valeurs de la gauche.

A nouveau la question se pose quand nous demandons : dans quelle mesure l'antisionisme reproduit les schémas mentaux de l'antisémitisme? Et dans quelle mesure les développements démagogiques de l'antisionisme renforcent l'antisémitisme? Il y a une chose très étrange au sujet de l'antisémitisme, c'est un romancier britannique, Pears, qui l'a remarqué et cela mérite d'être cité et recité ces jours-ci : "l'antisémitisme est comme l'alcoolisme. Vous pouvez vivre pendant 25 ans sans boire un seul verre, mais si les choses vont mal et que vous vous retrouviez avec de la vodka sous la main, vous ne pouvez pas vous en débarrasser." (International Herald Tribune, 11 août 2003).

On peut en tirer beaucoup d'enseignements à propos de la récente campagne menée par certains syndicats universitaires britanniques de boycott d'Israël ; elle s'est arrêtée parce qu'elle était considérée comme une violation des lois antidiscrimination. L'année dernière, Denis MacShane, membre travailliste du Parlement britannique, a présidé un comité de parlementaires et d'anciens ministres pour enquêter sur le développement de l'antisémitisme en Grande-Bretagne et au-delà. "La haine des Juifs a atteint de nouveaux sommets en Europe et aussi au sud et à l'est du vieux continent," ont-ils écrit récemment dans un très courageux article du Washington Post (4 septembre 2007). Y est décrit un large éventail d'incidents. "Des militants étudiants antijuif, alimentés par la haine venant des islamistes ou de l'extrême gauche" se trouvent sur les campus "pour empêcher les étudiants juifs d'exprimer leurs opinions."

Il existe "un discours antijuif, un état d'esprit et un ton bien particulier, chaque fois qu'il s'agit des Juifs, que ce soit dans les médias, dans les universités, parmi les élites libérales des médias ou dans les dîners mondains ou de mode de Londres. Exprimer le moindre soutien à Israël ou tout sentiment pour le droit d'exister d'un État juif produit des dénonciations, voire du mépris.

MacShane souligne que ce genre de comportement est bien différent des débats spécifiques qui peuvent s'exprimer sur l'action de tel ou tel homme politique israélien. Critiquer, créer des comités d'enquête pour y voir "clair", tout ceci n'est "pas illégitime." À juste titre, la même chose doit être vraie pour les politiques et les titulaires de tous les gouvernements de la planète. Mais MacSchane met en garde, car quelque chose d'autre s'est mis en place, les vieux démons se sont réveillés, et que "l'ancien antisémitisme et l'antisionisme se sont transformés en quelque chose de beaucoup plus dangereux."

La menace, il le dit avec éloquence, ne concerne pas seulement les juifs ou Israël, mais "tous les démocrates qui ont longtemps combattu pour pouvoir dire la vérité sans crainte, peu importaient la religion ou les convictions politiques de la personne qui parlait."

Qu'est-ce que cela veut dire "la vérité sans la peur", lorsque nous parlons de la relation entre l'antisémitisme et l'antisionisme? La trouve-t-on dans la déclaration de Tony Judt au New York Times selon laquelle "faire le lien entre l'antisionisme et l'antisémitisme est une nouveauté politique" ? (31 janvier 2007). Comment un historien - ou n'importe qui d'autre d'ailleurs- peut dire une chose aussi stupéfiante. C'est vraiment ne pas considérer ce qui s'est passé au XXe siècle - les antisémites de l'entourage de la fin de la vie Staline par exemple, et ce n'est pas tout non ?

Et Judt, qui travaille à l'Université de New York, reprend à présent la campagne obsessionnelle de l'antisionisme de l'École normale supérieure à Paris. Le "Remarque Center" de l'Université de New York, qui définit son objectif comme étant "l'étude et la discussion sur l'Europe, pour faciliter et encourager la communication entre les Américains et les Européens" ouvre un centre dont Judt, est le directeur; que lit-on sur le site internet de cet organisme : une adresse à la politique européenne, à la politique française ou sur les relations transatlantiques ? Non, mais ceci : "Est-ce que l'État d'Israël est toujours bon pour les Juifs?"

Il va alors rappeler les arrestations et les assassinats des leaders culturels juifs de la Russie soviétique, au motif qu'ils étaient "des agents sionistes de l'impérialisme américain." Assurément un historien de l'Europe comme Judt - qui était à la fois un vrai gauchiste à l'époque, mais s'était fait une célébrité intellectuelle aux États-Unis dans les années 1980 (c'est-à-dire au cours de l'ère Reagan) en attaquant tous les marxistes français pour ne pas avoir fait face au stalinisme - énumère les accusations de "complot sioniste" contre les juifs communistes qui ont été victimes de violence dans les purges tchèques au début des années 1950.

S'il passe tout cela sous silence dans son article au New York Times, il aurait pu en faire mention dans son livre sur l'après-guerre en Europe. Le chef de la police secrète de Staline, Lavrenti Beria, exhortait les communistes tchèques à enquêter sur le "complot sioniste" parmi leurs camarades. Assurément un historien de l'Europe, en particulier quelqu'un qui se présente lui-même comme appartenant à la "vieille gauche", devrait se souvenir de la campagne en 1967 - 1968 pour le nettoyage de la Pologne des "sionistes" de la cinquième colonne (je suppose que c'était le "lobby israélien" du Parti communiste polonais !).

Si Judt ne s'en souvient pas quand il parle au New York Times, il pourrait quand même lire son propre livre, ou il cite le chef communiste polonais Wladyslaw Gomulka qui faisait l'amalgame entre les questions juives et sionistes. Comme c'est un historien de l'Europe et non du Moyen-Orient, Judt n'a peut-être pas remarqué que "l'antisionisme" de la presse arabe et musulmane a été alimenté par un antijudaïsme rhétorique pendant des décennies - rhétorique contre "Al Yahud " (les juifs) et non pas contre Ehud Olmert ou Ehoud Barak.

Rappelez-vous comment on a refait l'histoire dans la période des mauvais jours? Trotsky (ou quelqu'un d'autre) va soudainement disparaître de la photo de famille. Lénine ou Staline et les acclamations des foules par contre restent toujours là. Le tableau n'est pas entièrement faux. Est-ce que tout cela fait de Judt un antisémite? La réponse est simple: non. Elle fait de sa compréhension de l'histoire de l'antisémitisme un point de vue tendancieux. Et une histoire tendancieuse peut être utilisée pour toutes sortes d'utilisation pernicieuse.

Les jugements politiques soutenus par sa vision historique influencent, chez Judt, sa perception, surtout quand il s'intéresse aux souffrances palestiniennes. On peut se rappeler son article dans la "New York Review of Books" (23 octobre 2003) qui préconisait un État binational à la place d'Israël. Un État juif, expliquait-il, est un anachronisme. Mais depuis lors, le Hamas, un mouvement politique de fanatiques religieux, a remporté les élections palestiniennes, et par la suite a pris le pouvoir par la force - dans la bande de Gaza. Israël, dans l'intervalle, s'étant entièrement retiré de Gaza, ayant rasé toutes les colonies juives qu'il y avait à l'été 2005. Pourtant, si l'on suit la logique de Judt, Israël n'aurait pas dû se retirer, mais plutôt intégrer la bande de Gaza elle-même. Évidemment, cela aurait permis, n'est-ce pas, une nouvelle et meilleure vie pour les Palestiniennes, les empêchant peut-être de se tourner vers le Hamas. Et cela aurait été un premier pas pour libérer Israël de son « statut anachronique », en mettant Israéliens, et Palestiniens, dans un même bateau, dans un même avenir de guerre civile ethnique perpétuelle.

Si ceci s'appelle une politique clairvoyante pour des historiens comme Judt, ce n'est peut-être pas le cas pour des décideurs politiques qui doivent se soucier de la vie réelle des gens, ce qui serait, si je comprends bien Judt, aussi de l'anachronisme. De même, je suppose que l'Inde devrait arrêter de vivre dans un regrettable anachronisme et se réunir avec le Pakistan.

Il y a quelques années, j'ai cherché à décrire les points communs entre les discours antisémites et antisionistes dans une revue universitaire. Il vaut la peine de reproduire mes arguments.

Voici les principales caractéristiques de l'antisémitisme classique:

- 1) Les insinuations: les juifs ne sont pas et ne peuvent pas s'adapter correctement dans notre société. Il y a quelque chose d'étranger chez eux, sans parler de choses plus sinistres à leur sujet.
- 2) Plaintes: ils sont tellement particularistes, les Juifs, sont tellement occupés de leurs "propres" petits égos. Pourquoi sont-ils tellement anachroniques et avec une mentalité clanique, alors qu'on a besoin d'un monde de solidarité et d'amour ? Vraiment, ils sont en eux-mêmes un "problème". S'il y a vraiment un "problème juif" c'est de leur faute, mais ils le recouvrent habituellement par des plaidoiries autojustificatrices.
- 3) Démonstrations : ces Juifs jouent toujours aux victimes. En fait, ils ont une grande puissance, en particulier le pouvoir financier. Leur pouvoir est partout, même si cela n'est pas très visible. Ils manipulent les situations, dans les coulisses. (Mais regardez, il y en a même un petit nombre d'entre eux, se sentant sincèrement coupable peut-être, qui vont jusqu'à admettre tout cela devant vous).

4) Récriminations: Regardez leurs méfaits, tout en pleurant qu'ils sont victimes. Cela existe depuis le fond des temps, depuis l'assassinat de Dieu jusqu'au crime rituel des enfants en passant par la vente de secrets militaires à nos ennemis au plus grand bénéfice des profiteurs de guerre, sans compter tous ces capitalistes, propriétaires, intermédiaires ou prêteurs sur gages qui exploitent les pauvres. Et toujours, ô les habiles, pour vous induire en erreur.

Après quelques phrases, un mot ici ou là, et nous retrouvons les motifs de l'antisionisme qui sont populaires de nos jours dans certaines parties de la gauche et de certaines parties du monde arabe et musulman:

1) Insinuations: Les sionistes sont une implantation étrangère dans le Moyen-Orient. Ils ne pourront jamais s'adapter. C'est l'impérialisme occidental qui a créé l'État sioniste.

2) Plaintes: un État juif ne pourra jamais être démocratique. Le sionisme est exclusiviste. L'idée même d'un État juif est un anachronisme.

3) Développement : les sionistes disent qu'ils sont victimes, mais en réalité ils ont un pouvoir énorme, notamment financier. Leur pouvoir est partout, mais ils font en sorte que cela ne se voit pas. Ils l'exercent par la manipulation, derrière le dos du peuple, dans les coulisses, comment ? il suffit de regarder l'influence sioniste à Washington. Ou plutôt, la domination qu'ils ont à Washington. (Et voyez que, là encore, quelques Juifs se sentant sincèrement coupables peut-être, peuvent l'admettre).

4) Récriminations: les sionistes ne devraient pas s'étonner qu'on leur reproche leurs interminables actes ignobles. Et ils jettent un voile par dessus. Cela commence par l'agression impérialiste de 1967 jusqu'à Ehud Barak qui aurait proposé un compromis aux Palestiniens, en passant par les "massacres", à Djénine, au cours de la deuxième Intifida en 2000 . ¹

Non, c'est vrai que l'antisionisme n'est pas, en principe, identique à l'antisémitisme, mais il est temps pour les esprits sérieux, en particulier à gauche, de se poser la question du fait que l'antisémitisme et l'antisionisme se renforcent l'un l'autre, et que les arguments dominants dans l'antisionisme encouragent l'antisémitisme. Et donc, si vous jugez l'Etat juif par des normes que vous n'appliquez à personne d'autre, si vos joues deviennent rouges lorsque vous dénoncez les sionistes, mais si vous pensez : "eh bien, oui, c'est très mauvais le Darfour"; Si vous pensez qu'il n'y a rien que le Hamas ne puisse faire sans que vous ne mettiez la responsabilité, "en dernière analyse" sur le dos des Israéliens; Si votre raillerie à l'égard des sionistes ne semble pas différente des sarcasmes des néoconservateurs américains vis-à-vis de la gauche; alors, vous ne serez donc pas surpris si vous êtes critiqué, farouchement, par des gens qui sont sérieux

¹ [2] Ces citations sur l'antisémitisme et l'antisionisme, on pouvait les trouver, avec juste quelques variations, dans l'article de Mitchell Cohen, "Auto-Emancipation et l'antisémitisme : Hommage à Bernard Lazare," dans la revue "Jewish Social Studies" de l'automne 2003.

quant à une paix juste entre Israéliens et Palestiniens et qui ne vous laisseront pas vous en sortir avec une formule donnant le change du genre - "Je suis antisioniste, mais pas antisémite "- pour empêcher un examen minutieux de ce que vous dites.

Si vous êtes antisioniste et non antisémite, alors n'utilisez pas les catégories, les allusions, les persifflages arrogants qui sont trop familiers à tout étudiant de l'histoire des préjugés. Il est temps pour la gauche qui apprend, qui a une certaine maturité, qui réfléchit et a un point de vue historique et non rhétorique, et qui veut un avenir fondé sur ses propres valeurs, de dire haut et fort à la gauche « qui n'a jamais rien appris » : vous avez pris en otage la "gauche" au siècle dernier, mais vous n'allez pas vous en sortir cette fois-ci quoi que vous en pensiez.

Mitchell Cohen est coéditeur de la revue "Dissent" et professeur de sciences politiques à Baruch College - CUNY. Il a récemment écrit des travaux sur la politique française et le "nouvel" athéisme.